



FESTI'NEWS #4 samedi 23 mars 2013

Interview Théo Girettes : co-réalisateur d'un court métrage d'animation en sélection

Comment s'est fait le film "Louchebem" ?

C'est un film de fin d'étude que nous avons réalisé au cours de notre 3e année à l'ESMA (Ecole Supérieure des Métiers Artistiques). Nous étions quatre sur le projet. Il faut beaucoup dessiner pour trouver le caractère des personnages, des décors, nous nous sommes donc concentrés sur cet aspect. Ça nous a pris environ trois mois. On voulait créer un personnage de boucher assez lourd qui se "libère" par la danse. Concernant la musique, nous souhaitons un morceau de musique classique, on en a écouté beaucoup avant de finalement trouver "Nabucco" de Verdi, qui correspond bien à ce qu'on voulait faire avec le film. Nous avons travaillé avec un chorégraphe et des danseurs qui ont été des références pour l'animation du personnage. Nous avons aussi eu la chance d'avoir un orchestre entier, composé de 50 musiciens, et des chœurs.

Pour réaliser un film en 3D, il faut suivre plusieurs étapes : le dessin, puis le passage à la 3D, modélisation, sculpt, squelette d'animation, texture... Ça prend énormément de temps. Grâce à la 3D, on a pu placer la caméra où on le souhaitait. On a eu la possibilité de créer quelque chose de toute pièce.

Votre film est sélectionné dans des festivals, en quoi est-ce important d'assister aux projections et d'échanger avec le public ?

On vient pour défendre "Louchebem" et en profiter pour découvrir les autres films sélectionnés. Ça nous permet aussi d'avoir un retour sur notre travail. On est content d'avoir notre place dans des festivals et on est heureux de voir les réactions du public et de pouvoir toucher les gens avec notre histoire. GF

> **projection des programmes de courts métrages : sam. 23 mars à 11h, 14h, 15h45** > séances en présence des réalisateurs
> **reprise des films primés : dimanche 24 mars à 18h**

"Insensibles" : les spectateurs ne le seront pas...

Le cinéma espagnol est avant tout connu pour ses films d'horreur et d'épouvante... nouvelle preuve avec le premier long-métrage du réalisateur Juan Carlos Medina.

Le film met en scène deux époques constamment mises en parallèle. On y découvre des enfants dans l'Espagne de 1931, à la veille de la guerre d'Espagne. Des enfants atteints d'une maladie rare : l'insensibilité congénitale à la douleur. Ainsi ne connaissent-ils pas la douleur, ce qui est vu comme un danger par le gouvernement qui décide de les "voler" à leurs parents et de les interner dans un hôpital au cœur des Pyrénées. Différents, ils sont vus comme des parias. Des bandages, des camisoles, des cellules, tout est pensé pour "sécuriser" ces enfants anormaux, mais surtout pour protéger le monde extérieur. En parallèle, un homme vient d'avoir un accident et doit retrouver, afin d'avoir recours à une greffe, ses parents... lesquels auraient un lien avec les événements effrayants du passé...

Ce film est donc angoissant, non pas par son contenu, mais par sa forme. A l'instar de "Shining" de Stanley Kubrick, il fait jour constamment, la musique est mystérieuse, mais toujours douce, l'ambiance pyrénéenne silencieuse, les personnages toujours candides et innocents, et la lumière omniprésente, comme pour cacher l'angoisse... ou mieux la révéler.

Ainsi, face à ces visions d'enfants se mutilant et "jouant" avec le feu, leurs ongles, leurs dents, vous ne resterez pas "insensibles". Délaissez "L'Orphelinat" pour l'hôpital, vous ne le regrettez pas...

CAB

> **"Insensibles" au Cinéville Garenne : samedi 23 mars à 22h15**

"Bonne année, grand-mère !" : drôlement grinçant

"Bonne année, grand-mère !" ("Urte Berri On, Amona !") est un film présent dans le panorama thématique des 12e Rencontres du Cinéma Européen de Vannes. La grande qualité de ce long-métrage est due au talent du réalisateur, Telmo Esnal, qui a réussi avec finesse à parler d'un sujet sensible sans tabou. Ainsi, c'est la vieillesse qui est traitée ici, la peur de la solitude et la culpabilité envers un ancêtre. Des émotions que bon nombre de personnes sont amenées à ressentir au fil des ans.

Alors que Maritxu est complètement dépassée par sa mère Mari, son époux complotte dans son dos avec l'aide de leur fille et son mari... Une place est promise à Mamie Mari en maison de retraite. Mais Mamie Mari n'a pas dit son dernier mot, et c'est toute la famille qui en subira les lourdes conséquences.

La vieillesse vue par Telmo Esnal amène ici, dans une explosion de sentiments et d'émotions diverses et contradictoires, à l'éclatement de l'environnement familial.

Cette comédie amène à des situations aberrantes, dont l'ironie grinçante est accompagnée d'un très bon jeu d'acteurs de tous âges.

A noter : Telmo Esnal sera présent dans la salle ce soir lors de la projection de son film pour répondre à vos questions et débattre !

ED

> **"Bonne année, grand-mère !" au Cinéville Garenne : samedi 23 mars à 20h30**
en présence du réalisateur Telmo Esnal !



Interview... en español por favor ! Jorge Coira, réalisateur de "18 comidas" : ce qui se joue autour de la table...

Quand l'idée de devenir cinéaste vous est-elle venue ?

Je ne me rappelle pas exactement quand l'idée m'est venue, mais je sais que c'est à l'âge de 11 ans que j'ai voulu être réalisateur. Les profs se moquaient même de moi, ça leur semblait irréalisable. En fait, j'aime le 7ème art depuis tout petit, je suis le dernier d'une fratrie de sept enfants, et un de mes frères aînés m'offrait des livres sur le cinéma, et je me souviens notamment d'un livre de Truffaut : « Le cinéma selon Hitchcock ».

Pourquoi avoir choisi les repas comme ligne de conduite dans ce film ?

Je souhaitais concentrer l'action pour éviter que les histoires ne s'éparpillent trop, j'ai donc choisi le repas comme lien. C'est effectivement un acte social par définition. Un repas, c'est ce qu'il y a de plus simple, mais c'est aussi tout ce qu'il y a de plus compliqué (l'élaboration de la saveur par exemple). Le repas est un moment très humain, où des liens se font et se défont. Les drames familiaux ont souvent lieu pendant un repas, à l'instar des célébrations de la vie. C'est un concentré de vie.

J'ai pu reconnaître l'acteur Luis Tosar, avec qui vous avez déjà travaillé, à l'écriture du scénario, saviez-vous déjà que vous le vouliez comme acteur dans "18 comidas" ?

Avec Luis Tosar, nous sommes amis depuis nos 15 ans, on s'est rencontrés au lycée. On a même fait nos débuts ensemble en tournant des courts métrages où il était acteur et moi metteur en scène. Après, on a chacun explosé au niveau professionnel et nos chemins se sont séparés. On voulait travailler sur un film ensemble depuis des années.

Je savais que je le voulais dans mon film, et il a eu le choix entre deux personnages, Vladimir, l'acteur, ou Edu, le guitariste. Luis Tosar a même coproduit le film.

Les acteurs faisaient des improvisations ?

Oui, les comédiens avaient un fil directeur, le scénario était très travaillé ; le passé, l'histoire des personnages étaient écrits, mais aucun dialogue n'était mentionné. J'étais ouvert à toutes les propositions, au hasard et parfois aux accidents. L'actrice jouant la chanteuse ne savait pas ce qui l'attendait lorsqu'elle est arrivée devant la caméra. Les acteurs étaient partagés entre peur et goût de faire ce qu'ils voulaient. Parfois, après les scènes, ils ne savaient plus ce qu'ils avaient dit ou fait.

Les acteurs se donnaient vraiment à fond, à la fin du tournage d'une scène longue, ils étaient émotionnellement morts. Petite anecdote : Luis Tosar, après une scène triste, est parti faire un tour, il avait besoin d'être seul.

Combien de temps a duré l'élaboration de votre projet, et ensuite le tournage ?

Le film est assez bizarre sur ce plan là. Pour la préparation du projet, on a pris notre temps et on a parlé du film et des acteurs pendant plusieurs années. Ensuite, le tournage s'est passé en deux semaines. Et enfin, le montage a duré huit mois !

On avait quatre caméras (une ou deux d'habitude), elles tournaient parfois 1h30 sans couper. Le tournage a duré 90h (20h d'habitude). Après le premier montage, le film durait 5h30 ! Finalement, on est arrivé à 1h40. Je me suis beaucoup remis en cause, j'avais trop de matière pour le film et je ne savais pas si j'y arriverais.

Un grand merci à Jorge Coira pour sa gentillesse et à Catherine, la traductrice, pour son aide précieuse.

ED

"Ceuta, douce prison" : l'immigration à ciel ouvert

Le film de Jonathan Millet, diffusé vendredi, est plus qu'une histoire d'immigration, c'est avant tout une histoire de frontière. C'est le récit d'un mur externalisé construit hors du territoire européen, dans une zone "tampon" destinée à réguler ces flux migratoires. Dans l'échange qui suit la projection, le réalisateur explique pourquoi il a peu montré le mur à l'image. C'est en effet à travers les discussions, les trajets dans la ville, qu'il se ressent. Le mur est plus suggéré que clairement exposé, une volonté de ne pas appuyer dessus vulgairement, mais de le faire peser dans le quotidien de ces migrants. Tout le film est d'ailleurs basé sur le point de vue de ceux-ci.

Le réalisateur parle de "personnages", il développe d'ailleurs qu'il est triste de n'entendre parler que de chiffres quand il s'agit d'immigration, car il s'agit avant tout d'être humains. Le spectateur doit être en immersion avec ces personnages aux enjeux différents, installé à "leur place". On le ressent surtout lorsqu'ils sont filmés de dos, nous les suivons dans leurs déambulations à travers cet univers pesant et carcéral.

La population locale reste très dure envers les migrants qu'ils rejettent totalement. La langue officielle à Ceuta est l'espagnol, très peu parlé par les migrants, ce qui pose des problèmes d'interaction, pour demander l'asile notamment. Le manque absolu d'informations est aussi un problème : ils ne savent pas du tout quel sera leur sort. Ce que le réalisateur nomme "prison sans verdict", c'est ce sentiment d'impuissance qui habite chaque migrant : ils ne peuvent prédire leur avenir. Beaucoup renoncent à aller jusqu'à Ceuta ou à y rester. L'idée de mort est très présente. On estime à peu près à 10% le nombre de migrants arrivant à Ceuta, et à moins de 10% ceux qui parviennent à franchir le dernier pas vers l'Europe...

LC